

JEAN LE CRASSEUX

E. de Cerny, Contes et légendes de Bretagne, La Tourniole Ed, p 91

C'est ici, me disait une jeune fille de Commana, en passant devant une excavation creusée dans le fossé de la grande route, que vécut trois ans, Yan-ar-Louz, avant d'entrer au service de Fanche-ar-Saout, riche fermier de la montagne !

- Qu'est-ce que Yan-ar-Louz, dis-je à la jeune fille?

- Un innocent, un pauvre idiot; un de ces chéris du bon Dieu, comme on en trouve de par le monde; un de ces êtres qu'on voit amusant les autres, et s'amusant lui-même· des malices qu'on lui fait, sans jamais en faire à personne. Est-ce que vous n'en avez jamais entendu parler?

- Jamais, repris-je.

- Voulez-vous savoir son histoire?

- Volontiers, je vous écoute.

- Je n'ai pas connu Yan-ar-Louz; je suis trop jeune, et ma mère ne l'avait pas connu davantage, mais tenait ce récit de la mère de ma grand'mère, ce qui fait que si Y an vivait, il serait aussi vieux que l'église de Guimiliau, ou celle de Lampol; Dieu n'a pas permis ce miracle, et cependant Yan vécut de longues années, plus que ne vit la plupart des hommes ; mais aussi, Yan était un chéri du bon Dieu.

Yan-ar-Louz n'était pas de Commana ; il était venu un jour, on. ne sait d'où ; son langage et ses habitudes, faisaient présumer qu'il venait de par delà les montagnes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gens du village le virent dans ce trou, sans qu'on sût comment il y était venu.

Yan ne dit ni son pays, ni son village, il dit seulement qu'il avait nom Yan. Comme il ne faisait de mal, ni à bêtes, ni à hommes, on ne le tourmenta pas ; on lui faisait l'aumône et on le nomma Ar Louz, à cause de son excessive malpropreté.

Yan se fit aimer dans le pays, car il rendait une foule de services. Il ramenait les brebis, les vaches égarées, arrêta les chevaux échappés ; chassait des blés les bêtes voleuses, ce que voyant, Fanche-ar-Saout, qui était fort riche, et qui venait d'enterrer son gardeur de vaches, lui dit :

- Veux-tu venir à mon service ?

- Je le veux bien, s'il ne faut pas travailler aux champs.

Non, tu garderas les vaches et les moutons.

- Aurai-je la soupe le matin, et le pain au lait le soir ?

- Certes, dit Fanche, tu auras en plus la bouillie d'avoine ou de froment ; la soupe de viande, avec la viande salée et le lard, à midi ; des crêpes ou la soupe, le soir ; de plus, je te donnerai de beaux habits pour les dimanches.

- Quand entrerais-je ? dit Yan en sortant de son trou.

- Aujourd'hui, reprit Fanche.

Yan suivit Fanche en sautant comme un jeune chien, et en faisant tourner ses guenilles sur ses épaules, à la façon des mendiants.

- Qu'est-ce que vous me conduisez-là, dit Claudine, en voyant entrer son mari suivi de Yan ?

C'est un gardien de vaches.

- Eh ! pauvre bon Dieu, que voulez-vous faire d'un pareil innocent ? Il laissera les vaches manger le blé, et les loups mangeront les brebis et emporteront les agneaux.

- Dieu aime les simples ; il bénira notre ménage à cause de lui, reprit Fanche.

- Pas un domestique ne voudra mettre la main au plat avec cette pauvre créature !

- Je l'y mettrai, moi, et nous verrons ce que diront les autres.

- Vous, Fanche, vous mangerez avec lui? Vous plaisantez ! Les chiens ne mangeraient pas dans son écuelle. Voyez, il est sale et si crasseux !
 - On le lavera !
 - Qui lavera son linge? Vous, femme !
 - Cher bon Dieu ! Moi? Où le coucherez-vous ?
 - Dans l'étable, avec ses vaches. Vous lui donnerez de la paille et du foin pour se couvrir.
 - Fanche, Fanche, tous les serviteurs vont quitter la ferme, qui fera votre ouvrage ?
 - Ne vous embarrassez de rien, ce qu'on fait pour Dieu, il vous le rend !
 - Vous avez raison Fanche, je le ferai pour l'amour de Dieu et pour Monseigneur saint Jean, patron de notre fils ; et pour vous, sainte vierge Marie, je prends ce pauvre innocent en pitié !
 - C'est bien, femme, dit Fanche, en jetant à Yan une de ses vieilles défroques.
- Afin qu'il fût décrassé avant la rentrée des serviteurs à la ferme, Fanche le fit se laver; les serviteurs étant rentrés, il leur présenta le nouveau venu au souper de la ferme.

Un murmure de désapprobation se fit entendre autour de la table.

- Hé bien ! dit Fanche, qui est maître ici ? Que ceux qui sont mécontents sortent, la porte est ouverte et les gages sont prêts !

Le plus profond silence régna pendant le repas.

La femme servit la soupe aux domestiques, et, plaçant Yan sur les marches du foyer, elle lui remit son écuelle.

Yan, peu habitué à si grand festin, mangea avec voracité et mangea salement. Il répandit le bouillon sur sa chemise et sur ses genoux.

Le lendemain, la poussière des chemins venant à s'attacher sur ses vêtements, la toile disparut sous une épaisse couche de crasse, ajoutez à cela que Yan n'ayant pas

de mouchoir, se mouchait dans ses doigts et s'essuyait le nez et les doigts sur ses manches.

Les chiens couraient après lui, emportaient des lambeaux de ses habits, cela fit qu'en peu de jours Yan fut aussi sale, aussi déguenillé que vers le passé ; heureux encore quand les chiens n'enlevaient que le vêtement. Souvent leurs dents aigues pénétraient les chairs. Fanche eut bien des peines à leur faire comprendre que Yan était aussi un hôte de la ferme.

Quand la connaissance fut faite entre Yan et les chiens, ils furent si grands amis qu'on les vit manger à la même écuelle.

Yan assis sur le foyer, ou sur le pas de la porte, riait en voyant ses mignons enlever le lard ou le bœuf fumé, et le manger à sa barbe, aux grands éclats de rire des serviteurs devenus bons camarades.

Yan se fâchait quelquefois ; alors on le voyait courir sus aux chiens, qui, en le voyant venir, lâchaient leur proie que Yan mangeait après, se bornant à l'essuyer sur ses manches ou sur le revers de son surtout.

Yan gardait bien ses vaches; s'il avait été moins malpropre, il n'y aurait eu rien à redire, mais le pauvre chéri était si crasseux que Fanche même en désespérait.

Quand revinrent les beaux jours du printemps, Claudine lui fit un bissac pour qu'il pût porter aux champs le pain de la journée. Elle y ajouta une sébile pour son beurre ; et Fanche le conduisit dans les montagnes.

Yan fut si satisfait de son bissac qu'il se promit de ne plus le quitter, car les chiens qui le suivaient auraient infailliblement mangé son pain; l'ayant sur le dos, cela devenait impossible.

Yan avait reçu de beaux habits pour les dimanches; et quand il paraissait au bourg, a la sortie de la messe, toutes les jeunes filles couraient après, pour l'embrasser, croyait-il ; mais ce n'était que pour en faire semblant. Elles le poursuivaient en

criant : « Yan, ne te sauve pas, embrasse moi. Tu es mon doux ami! Je serai ta femme.

- Non, disait une autre, c'est moi qu'il prendra.

- Non, non, il ne t'épousera pas, c'est moi.

- Je suis la plus riche.

- Je suis la plus jolie.

- Moi, une *penherez*! - Mon père a des vaches. - Le mien des chevaux. - Et moi des moutons et des porcs. »

L'une le tirait par les bras, l'autre par son habit. Yan criait, se débattait et finissait par pleurer, car les garçons lui avaient dit que celui qui embrassait une fille était contraint de l'épouser. Yan pleurait, car toutes le voulaient et lui n'en voulait aucune.

Pauvre innocent, il croyait dans sa simplicité que les filles des riches fermiers, les *Penherez* le désiraient !

Laquelle eût été assez dépourvue d'esprit pour prendre un pareil sot, le plus pauvre du pays ?

Mais il le croyait dans sa simplicité et il en était malheureux.

M. le curé eut pitié de lui, bien qu'il en eût ri quelque fois en disant aux filles :

Vous êtes plus « diotes » que lui. Il monta en chaire et gronda les jeunes filles sévèrement et leur défendit de courir après l'innocent.

Après ce sermon, Yan put marcher librement par les chemins, sans être poursuivi par les filles. Elles riaient bien en le voyant passer, mais elles ne le tiraillaient plus.

Quand l'herbe fut haute dans les montagnes, Fanche y envoya ses bestiaux. Yan reçut, au départ, sa ration de vivres pour la semaine; il fut très content de quitter la ferme, il aimait peu la société des hommes, et dans les grandes landes il pensa qu'il en verrait peu.

Il vivait dans les montagnes, le cher innocent, ne pensant à rien .. Il faisait des maisons de terre et des croix de roseaux, en parlant à ses vaches qu'il aimait avec passion ; il disait aux oiseaux du ciel qui venaient partager ses repas, qu'il en aurait assez pour eux et ses chiens.

Mais voila qu'un jour, pendant qu'il déjeunait, vint à passer un pauvre; cette vue le contraria, car le pauvre approchait, et, en arrivant près de lui, le salua et lui dit:

-Tu déjeunes, Yan, j'en ferais bien autant, mais je n'ai rien.

Avec un air malheureux, le pauvre lui demanda, au nom du bon Dieu et de la Vierge Marie, un petit morceau de pain.

Yan en eut pitié et lui donna du pain et du lard.-Merci, dit le pauvre, Dieu te le rendra.

A midi, arrive un second pauvre, même demande.

Yan donna son dîner, comme il avait donné son déjeuner et le pauvre passa en disant comme le premier : Dieu te le rendra.

Le soir, passa un troisième pauvre, qui partagea largement le dernier repas, et partit en le remerciant, et disant aussi : Dieu te le rendra.

Yan avait donné sans calculer s'il en avait assez pour le lendemain, mais il engagea chaque fois ses hôtes à ne plus revenir.

Quand ce dernier fut loin, il retourna son bissac et vit qu'il était vide.

Le pauvre innocent ne songea même pas qu'il était au mercredi soir, et qu'il faudrait attendre jusqu'au samedi pour avoir sa ration de la ferme. Les innocents sont comme les enfants; ils prennent le temps comme il vient, et ne pensent pas au lendemain. Mais, le lendemain arriva, et avec lui le besoin. Yan prit son bissac, le retourna, vit qu'il était vide, ne murmura pas et mangea les miettes entrées dans les coutures.

Le vendredi il eût grand faim, mais il ne dit rien contre les pauvres.

Le samedi il dit : « J'ai bien faim, peut-être les pauvres n'ont pas comme moi une écuelle de bois à lécher! » Et Yan prenant sa sébile à beurre en rongea les bords, quand Fanche arriva avec les provisions de la semaine.

Ah! que j'ai faim, fit Yan en allant à lui! et il tomba épuisé aux pieds du fermier stupéfait de son état !

- Qu'as-tu fait de ton pain, lui dit-il, quand il fut relevé!

- Ils l'ont mangé !

- Qui, ils ?

- Le monde!

Fanche, ne pouvant avoir d'explication, partit en lui recommandant de ménager, afin de ne pas mourir de besoin avant son retour.

Yan le promit, soupa bien, et dormit de même. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, Yan vit venir à lui trois nouveaux personnages fort bien mis et paraissant être de riches fermiers du pays. - Bonjour Yan, dit le plus jeune des trois, tu déjeunes de bon appétit.

- Je le crois bien, j'ai été trois jours sans manger.

- Vraiment ! Comment cela ?

- Aussi vrai que le bon Dieu est mort sur la croix, ils ont mangé mon pain et mon lard avec, et moi, je n'ai rien mangé depuis.

- Qui, ils ?

- Les pauvres du Bon Dieu ! Les connais-tu ?

- Non?

- Pourquoi donc as-tu donné ton pain !

- Parce qu'ils disaient: Yan, donne nous du pain, au nom du bon Dieu!

- Et tu as donné pour Dieu; Tu as jeuné pour Dieu?

- Et pour qui donc aurais-je donné mon pain ?

- Yan, ton âme est belle devant Dieu ! Demande-moi les trois choses que tu désires le plus, je te les donnerai en souvenir de ton jeûne et de ta charité. Que demandes-tu?

- Demande le Paradis, lui souffle à l'oreille le plus vieux des étrangers.

- Je te demande, dit Yan, sans écouter l'avis que l'homme lui donnait, une paire de souliers ferrés qui ne s'useront jamais.

- Imbécile, dit le vieillard !

Les souliers ferrés vinrent d'eux-mêmes se mettre dans les pieds de Yan.

- Pour second souhait, que demandes-tu ? dit le jeune homme à la douce voix.

- Demande le Paradis, dit encore l'étranger.

Yan en l'entendant, impatienté, haussa les épaules, le repoussa et dit :

- Je veux un bonnet à mèche, en siamoise, violet, bonnet qui ne s'use jamais.

- Imbécile ! dit encore le vieillard, demande le Paradis!

Le bonnet remplaçant le chapeau se trouva sur la tête de l'innocent.

- Voici ma dernière question, dit le jeune homme à la douce parole, je te l'adresse, c'est la dernière. Fais attention à ta réponse.

- Demande le Paradis ! Demande le Paradis! lui cria tout haut le vieillard.

- Tu m'ennuies avec ton Paradis, dit Yan, je vis, je ne veux pas mourir ! Il sera bien temps de le demander quand je serai mort. Garde-le pour toi, ton Paradis! Je veux, reprit Yan, en regardant le jeune étranger, un biniou qui fasse danser à ma volonté, mes vaches, mes bœufs, mes moutons, mes chiens, mon maître, ma maîtresse, M. le Curé, les valets, les servantes de la maison, les Saints, les Anges, tout ce qui est sur terre et dans le ciel, excepté la Sainte-Vierge et le bon Dieu.

- Imbécile, imbécile, repéra encore le vieillard.

- Imbécile, dit Yan, imbécile vous-même! et ramassant le biniou tombé à ses pieds, Yan le saisit et pour en éprouver l'effet, le voilà soufflant dans son présent, et aussitôt les trois hommes de sauter, de danser à en perdre haleine.

Yan de se tordre de rire; Yan ayant cessé de souffler, les étrangers cessèrent la danse.

Le jeune à la douce voix lui dit alors : « Pauvre innocent! Je te pardonne ; j'ai eu faim et tu m'as donné à manger, non seulement à moi, mais à mes disciples Je suis Jésus-Christ. Voici Saint-Jean, ton patron ; Saint-Pierre, le portier du ciel. Tu as eu tort de ne pas demander le Paradis, mon pauvre Yan, tu as fait la une sottise, car Saint-Pierre a bonne mémoire. »

Adieu, ajouta Jésus, en étendant les bras; et s'élevant dans les airs, il disparut avec Saint-Jean et Saint-Pierre, dans les nuages, sans que Yan, occupé de son biniou, y fit la moindre attention.

Après un moment d'extase devant ces trois dons, il reprit son biniou et souffla dedans pour faire danser ses vaches, sans songer au Bon Dieu. « C'est bien, dit-il, en se passant son instrument au dos, malheur à ceux qui se riront de moi ».

L'hiver ramena Yan à la ferme. Il y rentra heureux, avec son troupeau, fier de son bonnet, de ses souliers ferrés et de son biniou. Cette entrée triomphale, tout son attirail, bonnet, souliers, biniou, tout enfin excita le rire des domestiques et chacun dit :

Qui t'a donné ces souliers?

- Qui t'a donné ton bonnet?

- Où as-tu trouvé ce biniou?

- Que n'as-tu une culotte, une chemise, un habit? crièrent dix voix à la fois.

- D'où te viennent ces objets? dit Claudine.

- C'est le monde, maîtresse, qui m'en a fait présent.

- Quel monde?

- Ceux du Ciel ! Le bon Dieu, Saint-Pierre et Saint-Jean! Oui, monseigneur Saint-Jean, mon patron.

A ces mots, les huées furent si grandes que les chiens firent chorus en hurlant.

- Ils auraient mieux fait de raccommorder ta culotte, car ta chemise en sort par le fond, dit une petite fille de quatre ans.

Et les rires de recommencer et les chiens de hurler de plus belle!

Ce que voyant, Yan se fâcha, et, prenant son biniou, il se mit à souffler et à jouer un air qui fit à l'instant sauter les valets, les servantes ; quittant la table, ils se prirent les mains et se mirent à danser comme des fous, devant Fanche et Claudine interdits. Les chiens, les chats se mirent de la partie et tous se trémoussaient, de telle façon que le fermier et sa femme en étouffaient de rire.

Claudine enfin, trouvant la danse trop longue, voulut l'arrêter et gronda l'idiot.

Alors Yan, au lieu d'obéir, souffla de nouveau et aussitôt Claudine se vit entraînée malgré elle, et tourbillonna avec ses gens, dans cette danse; et Yan ne cessa de jouer que quand il les vit tomber de fatigue sur les bancs. Serrant alors son biniou, il se retira à l'écurie où il s'endormit profondément, heureux de sa vengeance.

Le lendemain, Fanche demanda le biniou. Yan le refusa, le fermier se fâcha et Yan le fit danser entre les étalons et les poulains.

C'était à en mourir de peur. Quand il cessa, pour éviter la colère de son maître, il se sauva dans les champs emportant son maudit biniou.

Le soir le curé vint à la ferme et causa avec Yan. Yan lui conta son histoire et dit la vérité.

- Pense à la mort, mon ami, lui dit le bon curé, et ne fais pas sauter les gens contre leur gré !

- La mort, c'est une vilaine personne, dit Yan. Je ne veux pas du tout y penser. Vous mettez les morts dans un trou en leur chantant lo, la, lo ! Vous les couvrez de terre et on ne les voit plus. C'est lourd et froid la terre.

- Pas plus froide que ton habit sans dos, et ta culotte sans fond. Tu montres ta peau plus noire que celle d'un crapaud. Pourquoi, au lieu d'un bonnet, ne demandais-tu

pas une chemise à ton patron Saint-Jean ? Que signifient ces souliers ferrés et cette bombarde?

- C'est un biniou et pas une bombarde. Vous allez voir, dit Yan en soufflant dedans.

Voilà M. le curé de danser un passe-pied aussi bien que les plus habiles danseurs.

- C'est un scandale, dit Fanche, il faut que cela cesse. Donne ton biniou à M. le curé.

Yan se sauva et M. le curé rentra confus au presbytère.

- Je t'attends à Pâques, dit le curé.

Fanche rentré, ne parla pas de ce qui venait de se passer ; mais se promit bien de saisir le biniou à la première occasion; elle ne tarda pas. Quand tous les domestiques forent couchés, il se rendit à l'écurie. Yan dormait, son instrument près de lui. Il saisit le biniou, rentra à la ferme, se coucha tranquillement et ne dit rien à Claudine.

Yan, en se réveillant le lendemain, ne trouva plus la musette près de lui, il passa son temps à la chercher et oublia ses vaches. Fanche se levant les trouva encore à l'étable, il les conduisit lui-même aux pâturages, gronda Yan et lui ordonna de ne pas les quitter.

Claudine se levant à son tour, après une courte prière, ayant du beurre à faire, prend sa crème et la verse dans le ribot, puis levant le bâton, elle en frappe sa crème. Un son sourd, un bruit lugubre s'échappe du vase, elle écoute, croit s'être trompée, frappe plus fort. Plus de doute, le ribot est ensorcelé ! Un cri affreux en est sorti. Les chiens y ont répondu en aboyant. C'est le diable qui s'y est logé, dit Claudine en courant au presbytère.

Le curé, qui n'était pas revenu chez elle depuis son aventure, la suit en riant, il entre, il examine le ribot, n'y voit rien à son tour, il lève le bâton, le laisse retomber sur la crème ; il sort à l'instant du récipient une voix diabolique qui assemble tous les enfants du village.

- Tu as mis de l'eau dans ton lait, dit M. le curé.
- Mon pauvre Dieu! de l'eau, monsieur le curé! Plutôt mourir!
- Alors, ma fille, ton ribot est endiablé !
- Exorcisez-le, monsieur le curé. Exorcisez-le, dit-elle, en joignant les mains.

Le curé pour la calmer prend son livre et lit une prière. Claudine reprend le bâton et veut faire son beurre, elle frappe, le cri diabolique est encore plus fort: plus affreux. Claudine se recule, accrochant à sa jupe le ribot maudit, elle crie, se débat, l'entraîne et le vase se brise en laissant sur le sol la crème répandue, dans laquelle se trouve un paquet noir, muni de deux cornes, semblable à un monstre hideux qui respire et se gonfle.

Tous les assistants se sauvent en criant : le diable! A ce moment Fanche attiré par les cris, rentre, voit l'état de sa femme et le *ribot* brisé.

Qu'est-ce, dit-il?

Le curé stupéfait était resté seul à la ferme; il montre le *ribot*, la crème versée et le paquet qui s'y trouve.

N'entrez pas, Fanche, dit la femme. Voyez, c'est le diable qui s'est mis dans le ribot; sans la présence de M. le curé, j'étais perdue.

N'ayez donc pas peur, génaouégez (1), dit Fanche. C'est le biniou de Yan que j'ai caché hier soir dans la baratte de terre, et ce matin, j'ai oublié de le retirer pour le brûler.

Yan, qui était à la recherche de son biniou, et très inquiet, instruit de ce qui se passait à la ferme, conduit par la curiosité, voit son cher biniou, le saisit, se sauve, l'emportant aux champs.

Va-t-en au diable, maudit innocent, dit la fermière, en le voyant fuir et revenant avec peine de sa terreur. Je savais bien, ajouta-t-elle, que cet imbécile serait cause de quelque malheur.

Oui, dit M. le curé, il est cause que Claudine a retardé ma messe, cassé son ribot et renversé sa crème.

Ce n'est pas un bien grand mal, dit Fanche, qui le reconduisait à l'église.

Après cet événement qui fit bruit dans le pays, on ne dit plus rien à Yan, on le laissa faire à sa guise, le cher innocent, et, n'ayant a se plaindre de personne, il garda son

(1) On prononce aussi ginaouez : grande bouche ; idiote.

biniou pour les champs, où il attirait les oiseaux pour l'entendre, car le biniou donnait les sons à sa volonté. Il resta toujours à la ferme et y mourut très vieux, ayant près de cent ans.

Quand la mort le prit, il était si sale, que ce fut à qui ne l'ensevelirait pas ! Il se trouva cependant une femme ; comme c'est un devoir à remplir, une sainte femme s'en chargea. Elle ne lui fit pas de toilette, elle lui laissa ses souliers et son bonnet ; elle le roula dans un ballot, mit le tout dans un drap blanc, et on le porta en terre. Après l'enterrement, on s'aperçut que le biniou avait été mis avec lui. Qui aurait voulu de cet héritage ? Nul n'y songea et on ne parla plus du pauvre Yan.

La pauvre âme de Yan, en quittant son corps, fut tout droit au ciel ; mais arrivée au Paradis, elle trouva porte fermée, il fallut y frapper.

Saint Pierre vint ouvrir ; mais comme Yan mourut le soir, très tard, le portier du ciel demanda qui frappait si fort, à pareille heure, à sa porte.

C'est Yan qui veut entrer !

- Ah ! te voilà mort, dit Saint-Pierre.

- Hélas ! oui, et c'est bien malgré moi, M. Saint-Pierre.

- Je le sais, Yan ! que me veux-tu ?

- Le Paradis, M. Saint-Pierre.

- Va-t-en ! tu étais à même de l'avoir, tu ne l'as pas voulu ! ... Que portes-tu-là?

- Mon biniou !

- Ton biniou! Imbécile, va-t-en faire danser les damnés! et M. Saint-Pierre ferma le guichet du paradis au nez de Yan, ou plutôt de sa pauvre âme.

Elle se retira et rencontrant des âmes qui se pressaient en foule, belles et parées, vers un coin. de l'espace, l'âme de Yan les suivit et arriva en même temps qu'elles à la porte de fer d'un beau palais.

Ces âmes entrent portes ouvertes. Yan se présente, il est repoussé par une force invisible; resté à la porte, il frappe; elle s'ouvre pour tant de monde, serait-il excepté? A coups de souliers ferrés, il ébranle la porte de ce palais.

- Que demandez-vous, lui crie une voix rude, sans ouvrir.

- L'entrée, dit Yan.

- Comment t'appelles-tu?

- On m'appelait là-bas, sur la terre, Yan-ar-Louz.

- Nous ne te connaissons pas; Va-t-en !

- Ouvrez s'il vous plaît !

- Tu n'es pas sur les registres de l'Enfer. Va-t-en au Paradis !

- Saint Pierre ne veut pas m'ouvrir.

- Va-t-en au Purgatoire!

- Mais, s'ils ne veulent pas de moi ?

- Ma foi, dit le Diable, va où tu voudras, mais ici tu n'entreras pas.

Yan se retira confus, et ne tarda pas à rencontrer dans l'espace, une autre troupe de gens attristés.

- Où allez-vous? leur demanda Yan.

C'étaient des âmes abattues, pleurant et marchant tête baissée.

- Au Purgatoire, dirent-elles.

Yan, se mêlant à cette troupe, les suivit. Les portes s'ouvrent, elles entrent, mais Yan est repoussé hors des murs. Alors Yan a recours à son biniou, il en joue. Le portier arrive et lui intime l'ordre de cesser, et demande ce qu'il veut.

- Entrer en Purgatoire.

- Qui est-ce qui t'y envoie?

- Personne!

- Nous ne voulons pas de toi.

- Où irai-je? dit Yan désespéré.

- En Enfer ! maudit sonneur !

- Satan ne veut pas m'y recevoir !

- Alors va-t-en en Paradis.

- Saint-Pierre m'a mis à la porte!

- Va où tu voudras, mais laisse nous en repos ! Va où tu voudras ! Va où tu voudras !

C'est bon, dit l'âme de Yan; sur terre : je suis mort. Ici, ils ne veulent pas me voir ; Saint-Pierre ne me veut pas au Paradis ; en Purgatoire, ils me chassent; en Enfer, ils me refusent. Que faire? Allons au ciel, je saurai bien forcer Saint-Pierre à m'ouvrir sa porte.

Yan se présente résolument à la porte du Paradis, et à coups de souliers ferrés, semble vouloir enfoncer la porte.

Saint-Pierre arrive en courant et demande, à travers le guichet, ce qu'on lui veut :

- Le Paradis, répond Y an !

- C'est encore toi! Va-t-en, Tu n'y entreras pas.

- M. Saint-Pierre ?

- C'est inutile!

- M. Saint-Pierre, s'il vous plaît, puisque je ne peux entrer au ciel, soyez assez bon pour entr'ouvrir la porte, afin que je voie comme c'est beau la dedans.

- C'est juste, dit Saint-Pierre, en faisant tourner la clef dans la serrure, il est juste, raisonnable et salulaire que tu aies une idée de ce que tu as refusé pour ton maudit biniou. Regarde bien, Yan, et pleure, car tu n'y entreras jamais.

Yan, son biniou au bras, son bonnet à la main, allonge la tête et regarde.

- Qu'en penses-tu, dit Saint-Pierre!

- Je pense que je veux y aller.

- Toi, Yan! jamais.

- Alors, M. Saint-Pierre, mon bonnet y entrera :

Et de toutes ses forces, Yan lance le bonnet qui tombe au milieu du ciel.

- Abominable crasseux, comment veux-tu que je touche à cette saleté ? et fermant sa porte, il laissa l'âme dehors.

Yan frappe encore plus fort, Saint-Pierre revient et lui dit avec colère :

- T'en iras-tu, vilain crasseux!

- Mon bonnet, s'il vous plaît !

- Va le chercher, et dépêche-toi, car si on te rencontrait, ta malpropreté ferait fuir tous les saints du Ciel.

Yan entre au ciel les portes ouvertes. Il va droit à son bonnet et s'assied dessus.

Saint-Pierre lui ordonne de sortir, Yan refuse. Le Saint le prend par le bras pour le jeter dehors ; Yan prend son biniou, souffle dedans et Saint-Pierre de sauter, de crier, d'appeler à lui.

Ce bruit inaccoutumé trouble la paix du Ciel.

Jésus est envoyé par le Père Eternel voir ce qui cause un tel vacarme. Il arrive à la porte suivi de Saint-Jean et d'une troupe de Saints.

A cette vue Yan se tourne sur son bonnet et cesse de jouer, Saint-Pierre cesse de sauter.

- Qu'est-ce cela, dit Jésus de sa douce voix ?

- C'est Yan qui ne veut pas sortir.

- C'est M. Saint-Pierre qui veut me chasser d'ici. Je suis sur mon bonnet; je suis donc chez moi et je ne sortirai pas du Ciel !
- Paix, dit Jésus, Yan a raison. Celui qm entre en Paradis n'en sort jamais.
- Mon Maître, dit Saint-Pierre, il est si sale.
- Pierre, Pierre, dit Notre-Seigneur, il ne fallait pas le laisser entrer, Yan restera au Ciel !

A ces mots de Jésus, Yan se lève et se jette aux genoux du fils de Dieu.

Jésus le relève et Yan, transfiguré, va prendre place parmi les Saints de la suite de Jésus.

Dieu l'avait reçu parce qu'il avait pratiqué la charité envers les pauvres inconnus. Saint-Pierre confus se retira en murmurant. Saint-Jean tout joyeux de voir son filleul en Paradis, dit :

- Pierre, Pierre, pourquoi tant te fâcher de voir que Yan soit en Paradis? Tu devrais t'en réjouir; il est mal de murmurer quand Jésus pardonne; partage notre joie.
- Pierre fâché secouait la tête et montrait de l'humeur.

Il répétait : Yan avait refusé. Il ne voulait pas du Paradis; donc, pourquoi y venir ?

- S'il plaît à Jésus de le lui donner! Il faut avoir un bien mauvais caractère pour boudier et te fâcher contre ce pauvre innocent. Son âme est belle.
- C'est peut-être vrai, mais elle était cachée sous une bien sale enveloppe, reprit le Saint avec aigreur.
- Pierre, Pierre, faut-il te rappeler la cour du palais d'Hérode ?
- Que la volonté de Dieu soit faite, dit Pierre. Yan peut aller où il voudra, mais qu'il ne revienne pas vers la porte:
- C'est bien mon intention, dit Yan régénéré, et son âme se perdit dans la foule des Saints, sur les pas de Saint-Jean.

- Voilà bien les jeunes gens, dit Saint-Pierre, ils se croient parfaits et sont heureux de trouver des défauts aux vieillards, afin de faire oublier les leurs. Est-il orgueilleux ce Saint-Jean d'être le favori de Jésus!

Saint-Pierre se tut sur un avis de la Sainte-Vierge, et il reprit : venir au Ciel après l'avoir refusé! Allons reprendre ma place à la porte !

Cela prouve, dit la jeune fille, qu'il ne faut mépriser personne, et que les plus humbles, les plus dédaignés ici bas sont très souvent les plus élevés au Ciel.

FIN